

Table ronde : Les positionnements des écrivains dans le champ littéraire contemporain

Boniface Mongo-Mboussa, Alain Mabanckou et Léonora Miano



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/507>

DOI : [10.4000/actesbranly.507](https://doi.org/10.4000/actesbranly.507)

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Boniface Mongo-Mboussa, Alain Mabanckou et Léonora Miano, « Table ronde : Les positionnements des écrivains dans le champ littéraire contemporain », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/actesbranly.507>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Table ronde : Les positionnements des écrivains dans le champ littéraire contemporain

Boniface Mongo-Mboussa, Alain Mabanckou et Léonora Miano

1 **Romuald Fonkoua**

2 Je vais donc appeler Boniface Mongo-Mboussa, Alain Mabanckou, Léonora Miano et Jack Lamar pour un débat qui portera sur le positionnement des écrivains dans le champ littéraire francophone.

3 **Boniface Mongo-Mboussa (Modérateur de la table-ronde)**

4 Nous allons donc ouvrir ce débat sur le positionnement des écrivains africains dans le champ littéraire francophone, français. C'est un débat qui arrive à point nommé puisque d'une certaine manière, il prolonge la belle communication de Dominic Thomas. Même si dans l'intitulé on ne fait pas allusion à Bourdieu, je pense que la parution de cet essai de Bourdieu sur le champ littéraire permet de montrer que, quelque part, en intitulant ainsi cette table-ronde, bien entendu on pense à Bourdieu. Bon, on parle de champ littéraire et on aurait même pu parler du champ militaire, il aurait peut-être même convoqué Clausewitz qui n'était pas là ce matin dans le débat sur les collections des éditeurs qui était assez animé, et qui rebondit sur les problèmes d'identité nationale, puisqu'on a vu notre ami bien-aimé Besson atterrir dans le débat, donc je pense que de ce débat pourrait apporter un peu de lumière sur ces questions qui nous touchent tous. Avant peut-être d'introduire ce débat j'aimerais bien présenter les écrivains qu'on ne présente plus, hélas. Mais il faut le faire, c'est un rituel. Honneur aux dames : Léonora Miano qui a été révélée aux lecteurs francophones par son beau récit *L'intérieur de la nuit* (Plon, 2005 et Pocket, 2006) ; *Contours du jour qui vient* (Plon, 2006, Pocket Jeunesse, 2008, et Pocket, 2008), et *Tels des astres éteints* (Plon, 2008). Son premier roman, *L'intérieur de la nuit*, a été salué par la critique et plébiscité par les lecteurs. *Contours du jour qui vient* figure sur la première sélection du Goncourt 2006, et a reçu un excellent accueil critique dès sa parution en août 2006. Le Prix Goncourt des

Lycéens, attribué à ce texte le 14 novembre 2006, vient couronner une très belle rentrée littéraire.

- 5 Nous recevons ensuite Jack Lamar... c'est un auteur de polars qui est sans doute sur les traces de Chester Himes à Paris... On vous présente comme l'auteur afro américain le plus parisien. Vous aurez l'occasion de me le dire. Vous avez publié aussi *Nous Avions un Rêve*, *Le Caméléon Noir*, *Rendez-vous dans le 18^e* et *Les Fantômes de Saint-Michel* (septembre 2009).
- 6 Alain Mabanckou, enfin, a publié *Verre Cassé* – roman paru aux éditions du Seuil en janvier 2005, largement salué par le public et la critique, adapté au théâtre, traduit dans une demi-douzaine de langues – un événement littéraire en France et dans le monde francophone. Ce livre a reçu la même année le Prix des Cinq continents de la Francophonie, le Prix Ouest-France /Etonnants Voyageurs et le Prix RFO du livre. Sélectionné par le jury du Prix Fémina, *Verre Cassé* a été finaliste au Prix Renaudot 2005. *Mémoires de porc-épic* (Seuil, 2006) a reçu le Prix Renaudot 2006, le Prix Aliénor d'Aquitaine 2006 et le Prix de la rentrée littéraire française 2006. En janvier 2009 a paru *Black Bazar* aux Éditions du Seuil, roman classé parmi les vingt meilleures ventes de livres en France (listes de *L'Express*, du *Nouvel Observateur*, de *Livres Hebdo*, de *Datalib*).
- 7 Voilà donc nos invités présentés. Que dire d'autre ? Faut-il faire un clin d'œil à l'essai-manifeste de Jean-Price-Mars, *Ainsi parla l'oncle Tom*, puisque c'est un livre qui a beaucoup influencé Senghor. Rien de plus sur ce positionnement par rapport à la littérature-monde ? Dans les années 1930, on ne parlait pas de littérature monde mais je pense que les écrivains qui participaient à cette aventure étaient dans la littérature monde tout en étant, foncièrement, africains. On peut penser au parrainage de *Présence Africaine* par des grandes figures que l'on connaît aujourd'hui : Balandier, Mounier, Sartre, etc. On peut aussi, et on ne le dit jamais assez, penser à la relation entre Senghor et les artistes plasticiens ; je pense à la relation entre Senghor et Chagall, Senghor et Soulages... Ces auteurs-là étaient déjà dans la littérature-monde, et on dirait qu'il y a un rétrécissement depuis les années 1930. Avant de finir je voudrais évoquer cette belle méditation d'Elikia M'bokolo : dans les années 1930, les aînés étaient Senghor, Césaire, des normaliens, qui discutaient sans complexe avec Breton, Aragon (il y avait même eu un débat Césaire/Aragon), or ce type de relation n'existe quasiment plus aujourd'hui. Je pense qu'il faut qu'on revienne là-dessus. Voilà, je lance comme ça des idées en vrac et je pense qu'on va rebondir le long du débat là-dessus. Je vais ouvrir le débat en revenant sur Haïti : j'aimerais bien demander aux uns et aux autres, dans votre parcours d'hommes et d'intellectuels, si vous avez eu quelques affinités avec notre chère Haïti ?

8 **Léonora Miano**

- 9 Bonjour à tous, merci d'être venus si nombreux. Oui, je lis beaucoup d'auteurs haïtiens, parmi d'autres. Mais je ne sais pas s'ils m'influencent... C'est aux critiques de le dire. Je connais bien le travail de Franck Étienne et de tas d'auteurs haïtiens connus et moins connus. Cela fait partie des littératures que j'aime, c'est de la littérature caribéenne. Je ne peux pas dire par contre qu'un auteur haïtien m'a influencé en particulier, plus qu'un auteur américain par exemple. J'ai lu autant les uns que les autres. J'ai lu avec avidité à partir de l'âge de 13 ans tout ce qui était littérature afro-diasporique, mais je suis incapable de dire s'il y en a un parmi tout ceux-là qui m'a plus influencée que les autres. Ils m'ont tous emmenée dans un univers que je cherchais parce que les littératures des diasporas africaines sont des littératures porteuses d'hybridité et que

par mon parcours individuel je me sentais proche de cette hybridité. J'ai grandi au Cameroun, dans une famille où l'on ne parlait que le français, avec mes sœurs on regardait Goldorak et on trouvait ça normal. Parfois quand on sortait dans la rue il y avait une espèce de hiatus entre nous et le reste de la population, je ne sentais pas ce hiatus lorsque je lisais les auteurs caribéens ou afro-américains. Ils ont beaucoup compté pour moi, dans ma formation d'auteur.

10 **Jack Lamar**

11 Haïti, c'est une terre inconnue pour la plupart des Américains. Je dois admettre qu'il y a de gros trous dans mon éducation littéraire. Je connais la littérature américaine, très bien, mais pas la littérature française, russe, africaine. Je dois admettre que je ne connais pas très bien ces autres littératures. Par contre, je suis très fasciné par ce que j'ai entendu aujourd'hui sur cette question de l'identité d'un écrivain, de l'étiquette des écrivains car je viens d'un pays où la politique de l'identité est le pain quotidien, surtout dans le monde littéraire. Cela s'explique peut-être par le fait que les États-Unis sont un pays d'immigrés. Tout le monde vient d'ailleurs, sauf peut-être les tribus indigènes qui ont été massacrées par les immigrés. Les ancêtres du monde entier sont venus dans notre pays. Dans le cas de mes ancêtres, il s'agit d'une immigration forcée, mais tout le monde vient d'ailleurs. Tout le monde a donc une double identité. Moi je n'ai aucun problème avec l'étiquette « afro-américain », ou « noir américain », parce que jusqu'ici tous mes livres sont très occupés par les questions d'identité des nord-américains. Cela dit, je suis très troublé par la tendance aux États-Unis de « ségréguer » les auteurs africains-américains. Il y a dix ans, un de mes livres était publié aux États-Unis, j'ai fait une grande tournée de dix villes autour des États-Unis. C'était en février et mon livre était dans les librairies parmi les nouveautés. J'y suis retourné en mai et, dans toutes les librairies où je suis allé, mon livre se retrouvait placé dans la littérature africaine-américaine, exclusivement ! Alors que cette démarche était précisément au centre de mon livre... J'étais très frustré par cette compartimentation, car mes livres sont pour tout le monde.

12 **Boniface Mongo-Mboussa**

13 Revenons à Haïti. Quelle est la relation des écrivains noirs américains avec une romancière comme Edwige Dandicat ?

14 **Jack Lamar**

15 Mon cas est un peu particulier parce que j'habite à Paris depuis dix-sept ans et les écrivains que j'ai rencontrés, je les ai rencontrés principalement en France. Edwige Dandicat est très valorisée aux États-Unis. La connaissance d'Haïti vient surtout du journalisme...

16 **Alain Mabanckou**

17 Je pense que pour tout écrivain d'origine africaine, c'est devenu même presque une sorte de récitation, de dire qu'Haïti est quelque part comme un point d'origine dans la conscience négro-africaine. C'est quand même une nation qui a créé une révolution, avec la débâcle de Napoléon... Haïti représente quand même, de ce fait, au sein des Antilles, la seule nation indépendante. Tout autour, les autres nations insulaires d'expression française sont encore sous tutorat ou bien sous la responsabilité de l'Angleterre. On oublie souvent que c'est la reine Elizabeth qui est le chef des Jamaïcains, ainsi de suite. Du fait qu'Haïti a impulsé cette fierté, on y trouve les germes de la négritude... Et en même temps, ce point de repère est devenu le lieu de toutes les

catastrophes : plus de trente coups d'état ! Les esclaves ne sont pas partis de leur propre gré, ils viennent donc par nature de l'endroit où je suis né. Je reconnais donc des éléments de chez moi dans la littérature haïtienne, c'est aussi vrai de la littérature latino-américaine. N'oublions pas que les haïtiens font partie de l'Amérique; ils sont proches du monde latino-américain. D'ailleurs les indigènes qui étaient là avant la colonisation, comme les Arawak, sont très proches d'eux. Je trouve que leur manière de dire le monde a gardé les stigmates de mon Afrique natale.

18 **Boniface Mongo-Mboussa**

19 Quittons Haïti et revenons en France. Tout à l'heure il y a eu un exposé sur la littérature-monde. Alain, tu étais signataire, je crois, de ce manifeste, qui compte 44 signataires. Léonora Miano n'a pas signé, Jack Lamar non plus...

20 **Léonora Miano**

21 Non, non, il ne faut pas dire ça vite comme ça...

22 **Alain Mabanckou**

23 Je ne suis pas du genre à avoir des regrets car je réfléchis toujours à ce que je fais. Ce n'est pas la première fois que j'exprime ce que je pense... J'avais déjà avant 2007 écrit un article dans *Le Monde*, « La francophonie oui, le ghetto non ». Je voulais signifier notre autonomie, nous ne sommes pas des livreurs de pizza ! ! Moi, ce qui m'a étonné c'est que l'on va présenter le manifeste comme une attaque directe à la francophonie institutionnelle. La francophonie institutionnelle, celle de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF) est une institution politique, une institution politique qui prend des décisions politiques et donc qui est dominée pratiquement par la France. Ça ressemble à un département du ministère des affaires étrangères de la France. Le danger était que la francophonie institutionnelle puisse peser dans la création culturelle des ressortissants de l'espace francophone, c'est-à-dire que le détachement devrait se faire de là. Il n'est pas par exemple acceptable que la francophonie soit toujours dirigée par les politiciens. N'y a-t-il pas de peintre capable de diriger les questions culturelles ? Ou d'écrivains qui puissent gérer des questions relevant de la vie des artistes ? Il fallait séparer cela, nous ne demandons pas la mort de cette francophonie institutionnelle, ils font leur boulot politique comme ils veulent. Nous voulons simplement que leurs décisions politiques ne viennent pas empiéter sur la liberté d'un écrivain par le biais du diktat qui se passerait en France. Partant de là, la seule justice que l'ont peut faire à un écrivain est de lire le texte qu'il écrit ! La littérature doit pouvoir se faire de manière indépendante. Je ne regrette rien, j'essaie tout au plus de recanaliser les choses, pour approfondir de plus en plus la question. (http://www.lianes.org/Manifeste-pour-une-litterature-monde-en-francais_a128.html).

24 **Boniface Mongo-Mboussa**

25 Comment vous situez-vous par rapport à cette question de « littérature noire » ? À commencer par mon ami américain.

26 **Jack Lamar**

27 Je pense que c'est une définition très vaste et je suis heureux qu'il y ait de plus en plus d'écrivains africains d'origine qui auront l'occasion de publier. C'est un phénomène récent. Bon, sinon je me considère dans la ligne des noirs américains : Wright, Baldwin, Himes, etc., mais nous sommes dans une époque complètement différente, par exemple dans mon cas, on me demande souvent : « êtes-vous en exil en France comme Richard

Wright ? », mais ce n'est pas du tout le cas pour moi. Lui ne pouvait pas rester aux États-Unis. James Baldwin ne serait pas devenu écrivain sans son séjour en Europe. Pour ce qui me concerne, je suis revenu en France par curiosité. J'étais inspiré principalement par Baldwin et Wright, mais aussi par Fitzgerald, Hemingway... Miller, Stein, et tous les Américains qui sont venus avant moi.

28 **Léonora Miano**

29 Je me considère comme un individu comme un autre, mais je me considère aussi comme un auteur noir. Je suis attachée à l'histoire qui a créé la catégorie « noir ». Cela ne me dérange pas, donc, que l'on dise de moi que je suis un auteur « noir ». Pour autant mon identité n'est pas soluble dans le noir. J'ai aussi une vie, une histoire propre qui influence ma sensibilité d'auteur. Tout cela forme un ensemble qui produit une littérature qui est la mienne.

30 **Alain Mabanckou**

31 Il ne faut pas avoir de complexe d'être un écrivain africain. J'ai dit la fois dernière à un ami écrivain : c'est maintenant qu'il faut être écrivain africain. Après il sera trop tard. Parce que si maintenant tu n'es pas écrivain africain, après il sera trop tard, puisque tu seras banalisé ; il n'y aura plus de carte de visite « écrivain africain ». C'est maintenant ou jamais qu'il faut réclamer qu'on est écrivain africain. Il faut savoir goûter ce statut d'écrivain africain. J'admire le fait que je suis porté par une culture congolaise très enracinée au fleuve Congo, qui donne sur l'océan Atlantique et qui, je l'espère, se reflète également dans mes livres. Les turbulences linguistiques, la manière d'écrire, de poser le monde, ça fait partie de mon individualité... J'ai été fasciné, euh pardon, façonné par les rencontres que j'ai faites. Ces rencontres peuvent avoir lieu physiquement, géographiquement, mais souvent, le plus souvent, elles se passent dans les livres. Si j'écris, c'est parce que j'ai voulu comprendre ce qu'il y avait d'africain chez Céline, qu'est-ce qu'il y avait d'africain chez Gabriel Garcia-Marquez. Donc, dans quelle mesure puis-je harmoniser mon africanité avec le reste du monde, pour expliquer au monde vous ne pourrez plus construire l'universalité en remettant l'Afrique derrière alors que le monde est Un, et c'est parce que nous sommes différents que nous marchons ensemble.

32 **Question du public**

33 Je suis coréenne et une des rares asiatiques ici. Mais la langue française n'est pas ma langue maternelle. En fait, je suis vraiment heureuse d'être ici. Avant je ne connaissais pas du tout la littérature « noire », mais le mot « noir » ne me plaît pas, car à ce moment il faudrait dire littérature « jaune », « blanche », etc. Alors, il faut trouver un autre mot. Ça me gêne. En fait, la Corée n'est pas connue du tout, c'est parce qu'il y a la Chine, le Japon. Aujourd'hui ça va mieux mais avant la Corée était totalement absente. Il y a même des gens qui demandent : vous êtes coréenne ? C'est où ça ? C'est à côté de l'Afrique ? Donc en fait la Corée a souffert, la Corée a été aussi colonisée par le Japon et nous étions esclaves, mais les Coréens ont perdu la face, on n'a pas envie d'en parler. C'est le passé. Nous avons perdu la face. Pourtant beaucoup d'intellectuels européens ne savent pas que la Corée a été colonisée. Intérieurement je souffre. Il y a beaucoup de Coréens qui souffrent, parce qu'on n'a pas osé dire notre blessure. C'est un peuple blessé. Il est toujours blessé. C'est pour cela que je comprends la sensibilité de ces Africains que malheureusement je ne connaissais pas. C'est grâce à Paris où j'habite que je découvre d'immenses cultures, d'immenses civilisations. Les gouvernements coréens font beaucoup d'efforts pour faire connaître notre littérature. C'est grâce à la

littérature que nous pourrions sublimer nos souffrances, notre blessure. Sans quoi cela reste dans l'histoire, falsifié, étouffé. Le rôle de la littérature est extrêmement important. On peut dépasser nos souffrances et partager nos compassions. Vous savez, chez les bouddhistes il n'y a pas de racisme, parce que cela fait partie de notre corps, j'ai la main droite et l'africain c'est la main gauche. C'est plus ou moins yin et yang. Vous avez pris plus de soleil et nous on n'a pas pris de soleil. C'est une question de soleil !

34 Rires dans la salle. Applaudissements.

35 **Alain Mabanckou**

36 La Corée est l'un des pays qui traduit le plus. À chaque fois que je sors un livre, mes premières traductions sont toujours en coréen. Il y a une grande curiosité. C'est peut-être dû au fait que certains pays de notre continent ont connu une domination extérieure. Cette douleur fait que l'on veut savoir ce qui s'est passé d'un côté ou de l'autre. Pour cela, c'est paradoxal, certaines traductions se font par les Américains, par le biais des éditions Random House.

37 **Question du public**

38 Je voudrais proposer une réflexion. J'étais content de ce que disais Alain Ricard. Je suis issu du monde swahili. Je suis arrivé en France à l'âge de dix-neuf ans venant de Zanzibar et il y a beaucoup de choses qui ont été dites ici et qui m'interpellent. Je pense qu'il est temps que j'apporte un peu mon témoignage. D'abord il y a ce que cela veut dire de « devenir noir ». On ne naît pas noir, ce n'est même pas un problème, dans un contexte donné au départ ce n'est même pas un problème. En tant que zanzibarite, j'avais tout ce dont un homme a besoin pour être un homme. Il ne manquait rien.

39 **Question du public (Xavier Garnier)**

40 J'aimerais vous poser une question sur la solitude. On pourrait penser que le besoin des écrivains est de se fédérer sous différentes bannières pour être moins seuls. Je voudrais savoir comment vous voyez la chose : plus vous écrivez plus vous sentez seul, ou plus vous écrivez moins vous sentez seul ? Ou est-ce une question qui vous paraît complètement absurde ?

41 **Léonora Miano**

42 Je ne crois pas que la question soit absurde, mais je ne crois pas qu'elle se pose exactement dans les termes qui me semblent être les vôtres ; tous les écrivains ne seraient pas ce qu'ils sont s'ils n'étaient pas des animaux un peu solitaires. C'est comme ça. La question ne se pose même pas.

43 **Lylia Kesteloot**

44 J'ai été ravie d'écouter et d'entendre les trois écrivains qui sont là. Je crois qu'ils ont mis en valeur ce qui n'a pas été dit hier et qui manquait cruellement à la discussion de l'après-midi, à savoir : le problème d'« Afrique », d'abord, et de « civilisation » ensuite. Comme le dit très bien Mabanckou, il n'y a pas de honte à être un écrivain africain, à prendre l'étiquette d'Africain, ce n'est pas honteux. L'Afrique c'est un continent. D'autre part il faut quand même se rappeler qu'au deuxième congrès des écrivains d'Afrique Noire, des écrivains noirs à Paris comme à Rome, se sont dénommés eux-mêmes « écrivains négro-africains ». Il y avait là aussi bien les gens de la diaspora, de l'Amérique noire, des Brésiliens, des Portugais... Et ils avaient trouvé ce nom-là à la fois pour déterminer leur lieu d'origine et deuxièmement la couleur. Puisque dans la

négritude il y avait les deux aspects. Il faut rappeler, et ça c'est la partie Senghor, que l'Afrique c'est d'abord une civilisation. Sartre disait déjà vers 1959, quand je faisais ma thèse : oui, la négritude va certainement disparaître dans la mesure où le racisme va disparaître, la lutte des classes va disparaître, etc. et tout cela va se réduire dans une civilisation universelle. Il était déjà, lui, près de la littérature-monde, mais il avait lui aussi oublié l'aspect civilisation. L'Afrique ce n'est pas seulement un continent où se passent des coups d'état. L'Afrique c'est aussi, et c'est Fanon qui le disait, une culture. L'Afrique c'est la cuisine, c'est l'art, c'est la manière de penser. Il y a une magnifique collection du CNRS qui s'appelle *Systèmes de pensée en Afrique Noire* (<http://www.cemaf.cnrs.fr/spip.php?rubrique44>) – systèmes de pensée ! Mais oui, il y a un système de pensée dans les différentes cultures noires qui n'est pas le même que le nôtre, que celui de Descartes. Il y a là des habitudes, des coutumes, des paysages, des habitudes familiales, des rapports familiaux qui sont sans commune mesure avec ce qu'on vit en Europe !!

45 **Mot de la fin de Romuald Fonkoua**

46 Je voudrais remercier les participants à cette table ronde, à commencer bien sûr par Boniface Mongo-Mboussa qui l'a animée. Alain Mabanckou, auteur de *Verre Cassé* et de *Black Bazar*, Léonora Miano auteure de *Les Aubes écarlates*, et Jack Lamar, auteur de *Les fantômes de Saint-Michel*.

AUTEURS

BONIFACE MONGO-MBOUSSA

Docteur ès Lettres, professeur de Littérature francophone à Sarah Lawrence College. Critique littéraire à Africultures et essayiste, auteur de *Désir d'Afrique* (Gallimard) et *L'indocilité* (Gallimard).

ALAIN MABANCKOU

Alain Mabanckou est né le 24 février 1966 au Congo Brazzaville. Il commence des études de Droit à Brazzaville, puis en France, à l'Université Paris-Dauphine (Paris IX) où il obtient un DEA en Droit des affaires. La Lyonnaise des Eaux – aujourd'hui SUEZ – l'engage alors comme conseiller, et il occupera ce poste pendant une décennie. Parallèlement il publie des livres de poésie couronnés par le Prix Jean-Christophe de la Société des poètes français, puis fait paraître un premier roman en 1998, *Bleu-Blanc-Rouge*, qui lui vaut le Grand prix littéraire d'Afrique noire. Il bénéficie d'une résidence d'écriture aux Etats-Unis en 2001, démissionne de la Lyonnaise des Eaux lorsque l'Université du Michigan lui propose le poste de Professeur des littératures francophones en 2002, où il reste 4 ans avant de rejoindre la prestigieuse Université de Californie-Los Angeles, UCLA, où il enseigne actuellement au Département d'études francophones et de littérature comparée. Alain Mabanckou est récipiendaire de la bourse la plus prestigieuse des Humanités de Princeton University (USA) au titre de « Fellow in the Humanities Council and the French and Italian department ». *Verre Cassé* (Seuil, 2005) a été un événement littéraire en France et dans le monde francophone. La même année, il a reçu le Prix des Cinq continents de la Francophonie, le Prix Ouest-France /Étonnants Voyageurs et le Prix RFO du livre. *Mémoires de porc-épic* (Seuil, 2006)

a reçu le Prix Renaudot 2006, le Prix Aliénor d'Aquitaine 2006 et Le Prix de la rentrée littéraire française 2006. Son dernier livre, *Black Bazar*, est paru en 2009 aux Éditions du Seuil.

LÉONORA MIANO

Ecrivain, née en 1973 à Douala, sur la côte du Cameroun, elle est arrivée en France en 1991 et y réside depuis lors. C'est à l'âge de huit ans qu'elle écrit ses premières poésies ; le roman vient à l'adolescence. Elle attendra longtemps avant de proposer ses textes à des éditeurs, ce qu'elle fait à trente ans. À ce jour, elle a publié trois romans : *L'intérieur de la nuit* (Plon, 2005 et Pocket, 2006), *Contours du jour qui vient* (Plon, 2006, Pocket Jeunesse 2008, et Pocket 2008), et *Tels des astres éteints* (Plon, 2008). Plusieurs prix lui ont été attribués ; *Contours du jour qui vient* figure sur la première sélection du Goncourt 2006, et reçoit un excellent accueil critique dès sa parution en août 2006. Il obtient le Prix Goncourt des Lycéens en novembre 2006. En 2008, Léonora Miano publie cinq nouvelles sous le titre *Afropean Soul et autres nouvelles* (Flammarion). Ces textes sont extraits d'un recueil plus conséquent, dans lequel Léonora Miano nous ouvre les portes du monde afropéen (contraction de « afro-européen »), à travers des portraits et des tranches de vie. Son dernier roman, *Les aubes écarlates*, est paru en 2009.